

Entre censure et liberté

# Les deux vies de Kadaré

L'écrivain albanais publie un roman-farce sur la dictature. Il dit ici ce qu'il pense du stalinisme, d'Obama et du Nobel

**Le Dîner de trop**, par Ismail Kadaré, traduit de l'albanais par Tedi Papavrami, Fayard, 216 p., 17,90 euros.

**Le Nouvel Observateur.** – Dans votre dernier roman, vous tournez en dérision les dictatures de tout poil, ottomane, fasciste et communiste, qui se sont succédé en Albanie. L'histoire albanaise, dites-vous, est presque une bouffonnerie, une bouffonnerie tragique mais grotesque.

**Ismail Kadaré.** – C'est vrai.

L'Albanie a été de rupture en rupture, dramatiques et grotesques à la fois. Nous sommes passés maîtres dans l'art de rompre les relations diplomatiques. Avec la Grande-Bretagne, les pays occidentaux, l'Union soviétique, la Chine.

**N. O.** – Vous qui avez été souvent censuré sous le communisme, vous croyez encore que la politique peut faire le bien des hommes ?

**I. Kadaré.** – Parfois oui. Ça change chaque semaine. Tout ce qui se passe dans le monde n'est pas forcément mauvais. Mais il est difficile d'avoir le recul nécessaire pour y voir clair. Voilà pourquoi la littérature est primordiale, non seulement parce qu'elle éclaire les choses, mais aussi parce qu'elle les rend plus énigmatiques. Nous avons besoin de cette opacité parfois, de ne pas être en contact direct avec une vérité très crue.

**N. O.** – L'élection d'Obama, par exemple, vous a fait plaisir ou vous a laissé dubitatif ?

**I. Kadaré.** – Ai-je cédé moi aussi à l'obamania ? Pas vraiment. Dans les Balkans, qui ont été le théâtre de conflits cruels, il y a une fatigue du laxisme. C'est une région très dure,



Bustes d'Enver Hoxha, ex-dictateur albanais, cachés dans des entrepôts



J. Foley

Né en 1936 à Gjirokastër (Albanie), **Ismail Kadaré** est l'auteur d'une œuvre considérable. Il obtient en 2005 le Man Booker International Prize et en 2009 le prix Prince des Asturies.

autoritaire, cruelle et épique. Et l'Europe n'a pas su gérer cette région du monde. Nous souffrons de son indécision permanente à notre égard. C'est une politique souvent contradictoire, illogique. Les pays occidentaux veulent de nous dans l'Europe, puis non. Cela crée dans cette péninsule, qui est dans un état très inquiétant, une fatigue de la démocratie.

**N. O.** – Pendant la dictature stalinienne, vous avez été souvent réduit au silence. Comment la censure s'exerçait-elle ?

**I. Kadaré.** – Si vous êtes un écrivain reconnu, vous êtes hostile. On ne vous embête pas pour des raisons politiques à proprement parler. Mais parce que vous êtes maître dans votre royaume, qui est celui de la littérature – ce qui n'est pas acceptable pour un régime autoritaire. Vous êtes un contre-pouvoir qu'il faut détruire. Ou bien vous détruisez vous-même votre autorité en devenant un écrivain ridicule, et le pouvoir vous accepte. Ou bien vous persistez, et le pouvoir vous rejette. Et ce n'est pas une dé-

claration qui peut vous sauver. L'Etat ne vous croit pas. Ce que vous devez faire, pendant quatre ou cinq ans, c'est vous dégrader. C'est montrer que l'Etat n'a pas à vous craindre.

**N. O.** – Certains grands écrivains ont été plus inspirés quand ils étaient privés de liberté que lorsqu'ils passaient à l'Ouest et qu'ils pouvaient tout dire. Votre écriture a-t-elle été aussi affectée par les changements de régime ?

**I. Kadaré.** – La vérité, c'est que je n'ai pas vécu, en ce qui me concerne, sous la censure puis sous la liberté. J'ai vécu à la fois la censure et la liberté. J'avais ma vie en Albanie, stalinienne, et j'avais une autre vie en Occident. J'ai été publié en France dès 1970. Si

bien qu'à cette époque je pouvais connaître mon destin futur, comme dans une glace magique. Je voyais comment je serais considéré après la chute du communisme. Car je savais que le communisme allait tomber. Je ne savais pas quand, mais je savais que ses jours étaient comptés. En France, à Londres, aux Etats-Unis, au Japon, mes livres étaient reconnus : c'était ça, ma seconde vie ! Exactement comme si je voyais ce qui allait se passer

après ma mort. Sauf que c'était ma vie que je voyais après la mort du régime.

**N. O.** – Vous en savez plus sur la littérature aujourd'hui qu'en débutant dans la carrière ?

**I. Kadaré.** – En littérature, il y a tellement de mystères que les écrivains n'ont pas découverts encore. Les possibilités sont énormes. Les écrivains approchent des frontières de l'invisible, mais ils s'arrêtent avant de les franchir. Le cerveau humain est ainsi fait, il ne vous permet pas d'aller plus loin. Il se heurte à la vérité ultime.

**N. O.** – Vous n'êtes pas fatigué d'être toujours sur la liste du Nobel sans jamais avoir réussi à l'obtenir ?

**I. Kadaré.** – Ça fait trente ans qu'on me parle du Nobel. Nobel ou non-Nobel, ça me convient. C'est vrai. J'apprécie la fête du Nobel. Je suis même étonné de voir qu'elle est devenue planétaire. Un prix littéraire de cette importance, c'est joli. Le fait que l'humanité rende ainsi hommage à un écrivain, je trouve ça bien. Oui, c'est joli, comme le concert à Vienne le jour du Nouvel An.

Propos recueillis par DIDIER JACOB

Lire l'intégralité de l'entretien dans le blog de Didier Jacob.

[www.nouvelobs.com](http://www.nouvelobs.com)